

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 24 (1956)
Heft: 8

Artikel: Lettre à François
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-570164>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ma tombe ne devrait porter qu'une épitaphe: son nom . . . On pourrait y graver: «BAMBY» — car là où je reposerai, il sera.

6 juillet 1940.

Tous ces extraits font partie du tome II d'UN PROTESTANT, non encore édité.
Georges Portal.

Lettre à François

Mon cher François,

Mon cher amour, vous allez bien rire si je vous dis que je vous dois d'avoir appris à «faire oraison»!

Vous savez bien, François, comme votre présence m'est chère, voire un peu plus, indispensable. Cela s'est installé en moi peu à peu, de façon si jolie et si douce que je me refusai à prendre garde. Cela s'est installé goutte à goutte, comme une nappe liquide qui prend son niveau, silencieusement, insidieusement, recouvrant tout ce qui n'est pas elle. Vivre sans que votre pensée me soit présente m'est impensable. Tout le jour, par mille prétextes, je vous retrouve et je vous vois. Vous êtes à la fois une présence et un mirage. A tout propos vos traits surgissent devant moi et c'est le reflet de vos cheveux qui vient d'allumer à l'instant un reflet d'or aux vitres de ma bibliothèque. Je m'arrête devant une boutique de fleuriste; (nous aimons les fleurs, vous et moi; c'est un signe, dit-on, de nos amours particulières où s'unissent le goût du charme et le goût de la force, du beau et du joli; n'en rougissons point) parmi l'amoncellement des hortensias et des roses, au-delà des hampes des lilas, c'est votre visage qui s'insinue, votre regard qui joint le mien. Si je m'attarde aux pistils érigés des anthuriums et des arums, vous savez bien, François, que d'exquises réminiscences se mêlent au plaisir de mes yeux (aux pudibonds qui s'effarouchent je demanderai pourquoi l'on met des arums aux bras des chastes épousées?) J'aime, le soir venu, flâner aux terrasses du «Flore» ou des «Deux-Magots», en ce St. Germain-des-Prés que vous n'aimez guère; les garçons, cheveux plats descendant un peu trop sur les joues, moulés dans des chandails de la couleur du coquelicot sous leur blouson de daim, les mains aux poches pour tendre un peu plus les blue-jeans ou de noirs fuseaux sur les fesses bien cadencées, offense ce qu'il y a chez vous de joliesse sans artifice, d'élégance de bon aloi . . . Est-il bien sûr que je voie vraiment ces péripatéticiens ondulants? En vérité, je les transfigure; sur le visage de chacun d'eux, comme dans ce curieux portrait que fit Delacroix de Chopin, c'est votre masque que j'applique . . .

Vous exercez sur moi, François, la plus douce des tyrannies!

Si, d'aventure, je ferme les yeux un instant dans ce grand fauteuil anglais où vous m'avez pardonné de vous avoir pris d'assaut un peu vite, un certain soir . . . Voici que, derrière l'auvent de mes paupières, c'est votre visage qui se dessine, un peu flou d'abord, puis se précisant peu à peu, sur votre front qui est encore bombé comme le front d'un enfant, mais qui a perdu son capiton pour se muer en ivoire rose, vos yeux qui sont un cocktail de douceur, d'éclat sombre et d'espièglerie, vos lèvres gonflées d'avoir été prises, pourpre d'avoir tant oeuvré . . .

Cela est très vrai qu'en oraison j'ai fait des progrès considérables. Je sais maintenant très bien ce qu'est voir l'invisible, converser sans dire mot, effacer l'absence, cette tâche, joindre le très Lointain et saisir l'In-saisissable, communier avec l'Enchanteur absent.

Mes plus sûrs moments de ferveur, mes plus beaux instants de mirage, je les connais la nuit, quand ma tâche est faite, rangé le dernier feuillet noirci, tournée la dernière page de mon livre, que la maison dort et la rue, fiévreuse artère où les gens ont enfin cessé de courir comme des gobules, rouges des désirs abrités ou pâles d'y avoir cédé. Nul bruit ne vient me distraire . . . Je fais la lumière moins vive; (je sais maintenant la raison pour quoi, dans les églises, on laisse entrer le jour avec tant de parcimonie) je place devant moi le portrait que vous m'avez laissé l'autre soir au moment de vous escamoter dans l'ascenseur, comme dans une trappe. (Je garde le souvenir de cet instant affreux où j'avais senti mon corps comme enserré dans une griffe, sur le palier, brusquement seul, j'étais resté pantois, abasourdi et mutilé: quelle part de moi, François, n'aviez-vous pas, avec vous, fait tomber dans ce puit de mine?) Vous naissez de la fumée bleue qui monte de ma cigarette; votre fantôme prend corps comme une gelée se coagule; vous vous installez près de moi avec des précautions infinies; vous vous lovez sur le tapis, tout près de moi, à la façon de ces personnages précieux qu'on voit dans les miniatures persanes. Je reconnais la tâche blanche de votre cou dans l'échancrure de votre linge . . . ; votre bras se pose sur ma cuisse et votre tête vient le rejoindre; votre main cherche ma main; au travers de mon vêtement je sens la tiédeur de l'haleine; je joue dans le bel écheveau de vos cheveux que mes doigts peignent; le tic-tac de ma pendule, mécanique, coud le silence à petits points; pas d'autre bruit; les fantômes sont silencieux et marchent un doigt sur les lèvres; nous sommes enveloppés tous les deux dans les plis soyeux d'une cape immense qui a les couleurs de la nuit . . . Nous n'osons nul mouvement et, pourtant nous nous serrons de très près l'un et l'autre; par quel miracle nos lèvres se sont elles jointes? François, vous êtes un magicien qui passez au travers des murs et qui vous riez de la matière . . . pour me rejoindre.

François, mon cher amour, il faut que je vous quitte; je vous quitte sans m'éloigner; nous voici installés dans le miracle! En vérité, nous ne sommes pas plus près l'un de l'autre quand je vous enclos dans mes bras. L'amour, c'est cela: la présence à perpétuité. Il ne souffre pas un long temps des départs, si les retours apportent pourtant singulièrement à sa joie.

Quand vous êtes loin François, nos coeurs et nos esprits ne cessent pas de faire l'amour. Quand vous êtes là, nous restituons au corps ses droits dont il est bien sot de médire.

Je vous aime François, (Il y a une densité magnifique dans le nom seul, auquel on n'ajoute rien par peur de rester en deçà.) Vous ne m'auriez pas donné tout ce que vous m'avez donné de vous-même si vous ne m'aimiez pas un peu, et c'est là ma plus grande joie. Je n'ai de vous reçu nul aveu mais vos mains, vos lèvres et vos yeux ont un langage que j'entends bien.

Je vous embrasse tendrement.

Jean.